

La douce France de monsieur Cook

Il y a longtemps – bien avant que j’aie décidé de m’installer ici, bien avant même ma première visite, pour des raisons mystérieuses et évidentes à la fois, des raisons strictement personnelles et cependant tout à fait étrangères à moi-même, des raisons simultanément énigmatiques et compréhensibles, j’avais déjà choisi ce pays et cette ville. Ils étaient restés inscrits dans mon imagination depuis que je les avais rencontrés pour la première fois, depuis en fait la première fois que l’exubérant Edward Cook m’avait craché dessus.

Monsieur Cook a eu un effet déterminant sur moi et sur mon avenir, en postillonnant à chaque fois qu’il parlait. C’était comme s’il postillonnait des rêves. Il a été mon premier professeur de français. Il parlait un français aussi impeccable que sa tenue. Ses pieds minuscules dans des chaussures toujours parfaitement cirées et lustrées, il marchait à petits pas vifs et entrait en classe toujours à l’heure, jamais en avance, jamais en retard, mais toujours quand sonnait *la cloche*^{*}, comme il disait. Il posait sa canne et son chapeau, ôtait sa veste et nous demandait, en français, de nous lever.

* Les mots en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

*Levez-vous. Asseyez-vous**, et nous nous exécutions.

Puis il parcourait la classe de long en large et commençait son cours, arrosant de postillons tous ceux qui avaient la malchance ou la témérité de s'être assis au premier rang. Une fois, Taylor Bryan arriva vêtu d'un imperméable et avec un parapluie. Cela n'amusa pas monsieur Cook.

Monsieur Cook, le seul homme que nous connaissions à se servir d'une canne pour l'effet et non parce qu'il boitait, possédait une sorte d'élégance excentrique. Il nous impressionnait beaucoup. Il avait fait de nombreux voyages en France – chaque année apparemment. Il y avait peut-être même vécu un certain temps. Il enseignait aussi le grec et le latin, connaissait l'espagnol, l'italien et l'allemand, mais le français était sa spécialité et ce qu'il préférait de loin. Il éprouvait une véritable passion pour Paris et la langue française, et pour parler il ouvrait la bouche de façon si exagérée que nous pouvions voir l'aspect physique du français. Il a incarné ma première rencontre avec une langue étrangère et avec une culture européenne sans fard, à l'état pur, épargnée par le relativisme du rouleau compresseur américain.

« Si vous voulez parler français correctement, disait-il, vous devez postillonner ! »

J'avais douze ans et je gobais tout sans discuter.

Quand on regarde en arrière, qui peut dire à quel moment une influence est devenue une inspiration – ou pourquoi? Pourquoi Paris? Pourquoi cette direction et pas une autre, cet endroit et non cet autre? Il y eut à coup sûr ce monsieur Cook qui, avec son style et son exubérance, instillait au jeune garçon impressionnable que j'étais certaines valeurs et certaines idées au plus profond de sa personne, en lui offrant de vives émotions, un

sentiment d'aventure, l'envie de voir le monde par une fenêtre ouverte sur un univers absolument nouveau.

Qui peut dire si monsieur Cook savait ce qu'il faisait, si tout cela était voulu? Un publicitaire grassement payé par la ville de Paris peut-être, ou un missionnaire à la recherche de convertis?

Plus important encore, qu'est-ce qui m'avait préparé, moi, un jeune Noir avec seulement un cours de français en guise de révélation, à entendre l'évangile selon monsieur Cook, pourquoi étais-je disposé à recevoir le message de la conversion, pourquoi étais-je le seul dans cette classe à être tellement enthousiaste, tellement inspiré, au point de décider un jour d'aller vivre à Paris? Et si d'autres furent aussi inspirés que moi, pourquoi ai-je été le seul à suivre cette idée, à finir par aimer tellement Paris? Pourquoi en ai-je abandonné les notions habituelles de «chez moi», de sanctuaire, pour adopter une autre vie, une autre langue et une autre culture dans un autre pays?

Peut-être parce que j'étais un jeune Noir. Peut-être qu'à cause de l'Histoire et d'histoires, assimilées sans le savoir, Paris m'offrait une échappatoire – de façon insidieuse bien sûr, car je n'avais jamais eu envie de m'échapper de quoi que soit, sauf de l'ennui et de la banalité de mon adolescence.

Ou peut-être était-ce tout bonnement, comme le dit Hemingway, que lorsqu'on a vécu quelque chose jeune, cette chose demeure au plus profond, on l'emporte avec soi jusqu'à la fin de ses jours, car la vie est changeante, festin ou famine, fête ou faillite, chagrin ou bonheur. Dans mon cas, cette première rencontre a joué ce rôle. J'avais douze ans quand j'ai rencontré Paris via monsieur Cook,

dix-huit quand j'y suis venu pour la première fois – presque par accident ou coïncidence. J'avais vingt-deux ans quand j'ai su que je voulais vivre ici. Vingt-quatre quand j'ai pu le décider, prêt pour une nouvelle vie et, après une si longue nuit de contraintes, prêt à une nouvelle façon d'être, impatient de découvrir un nouvel endroit, une nouvelle tribu.

À l'époque, Paris tenait depuis longtemps une place de choix parmi les paysages de mes rêves, de la même façon qu'un entraînement avec son équipe préférée reste gravé dans le cœur d'un jeune garçon, fait naître des désirs et oriente son avenir. Sans motif apparent, j'avais nourri beaucoup de fantasmes dont celui de mon échappée française. Après tout, qui n'a pas imaginé sa disparition avant de réapparaître, à la manière d'un héros, dans un nouvel endroit avec une nouvelle identité, un nouveau destin, se réinventer là où personne ne vous connaît – comme s'enfuir pour rejoindre un cirque, ou aller chercher un paquet de cigarettes et ne jamais revenir, en laissant derrière soi humiliations et gaffes, ennuis et malheurs, toutes sortes de péchés et de sottises?

Cela a peut-être été dû à la façon dont monsieur Cook se comportait, à ce qu'il racontait, à la passion qu'il manifestait, ou parce que le français (une de mes meilleures matières à l'école) a fini par déterminer mon avenir – l'histoire modifiée par un extraordinaire hasard comme l'histoire l'est toujours. Avoir ne serait-ce qu'une vague compréhension de la langue d'un pays aide à briser les barrières et rend plus accessibles le pays lui-même et sa culture. En étudiant la langue et le mode de vie des Français, en nourrissant des rêves d'évasion, Paris est devenu pour moi – bien que très jeune – une patrie spirituelle.

Cependant, pour mon premier voyage, la véritable raison pour laquelle j'ai choisi Paris n'était pas dissimulée dans une réalité futile et légère mais bien dans l'impitoyable réalité de ma situation financière. J'avais très peu d'argent mais j'ai découvert que je pouvais prendre un bus depuis chez moi à Saint Louis pour Montréal et, de là, un vol sur Air Canada pour presque rien au tarif étudiant. Même avec le ticket de bus c'était une affaire, le meilleur prix qu'on puisse trouver, et je suis parti pendant deux mois avec un *rail pass* européen et un petit sac à dos à peine assez grand pour un second pantalon, deux T-shirts de rechange et des sous-vêtements. Je crois que je n'ai changé qu'une seule fois de chaussettes pendant tout l'été.

Avec mon *rail pass*, j'utilisais les trains de nuit comme hôtels. J'y montais le soir, et le matin je descendais dans un nouveau pays, une nouvelle ville. Je revenais deux ou trois fois sur mes pas si j'en avais envie et passais une nuit ou deux dans tout endroit qui me plaisait. Mais pour l'essentiel, en accord avec mon esprit aventureux et mon histoire, je n'ai pas cessé de voyager. Voyageur curieux, je voulais voir tout ce qu'il y avait à voir, et autant qu'il était possible.

Paris, Rome, et retour, Paris, Bruxelles, Amsterdam, Utrecht, et retour, Paris, Madrid, et retour, Paris, Copenhague, Stockholm, et retour, Paris, Innsbruck, Vienne, et retour. Un modèle se dessinait, je n'en ai véritablement pris conscience que bien des années plus tard.

Parfois, j'aimerais pouvoir dire simplement, comme certains, que dès ma descente d'avion, j'ai su que ce serait Paris, qu'il y avait de la magie dans l'air, une vibration sur-naturelle sous mes pieds, que le fantôme d'un ancêtre

avait tendu la main pour me toucher l'épaule et me souhaiter la bienvenue. Ce serait une manière commode de tout expliquer et cela transformerait mon choix de Paris en quelque chose de mystique. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Cet été-là, Paris est devenu le centre de mes voyages en Europe simplement parce que cette ville était à une nuit de distance de tous les endroits que je voulais découvrir.

C'est vrai, Paris est un endroit agréable. Tous les sites, les musées, les monuments à propos desquels monsieur Cook avait déployé son éloquence romantique étaient là, et je les voyais de mes propres yeux. La butte Montmartre, le Sacré-Cœur, Notre-Dame, le Louvre et la tour Eiffel qui, pour moi, représentait le même signal de bienvenue que la statue de la Liberté pour ceux qui émigraient aux États-Unis. Je voyais tout ça par petits bouts, avant de prendre mon train de nuit. En faisant de Paris le pivot de toutes mes balades, j'ai fini par y passer plus de temps que partout ailleurs, et en marchant dans les rues, j'ai fini par comprendre la ville. La familiarité permet d'apprécier, ou de mépriser. À Paris, cet été-là, j'ai éprouvé instinctivement un sentiment de familiarité que je n'ai retrouvé dans aucune autre ville européenne.

Finalement, quelle que soit la raison pour laquelle j'ai choisi Paris comme point de départ en Europe – les cours de français de monsieur Cook ou le coût du voyage –, cela n'a pas beaucoup d'importance. Si le prix du billet d'avion pour Amsterdam, Londres, Munich ou Milan avait été meilleur marché, je serais peut-être tombé amoureux d'une de ces villes. Mais la réalité, c'est que je m'étais entiché de Paris bien avant d'y avoir posé le pied, conquis par le mythe et l'illusion de la ville, comme beau-

coup de jeunes Africains des anciennes colonies françaises l'ont été par les contes de fées qui vantaient la gloire et la grandeur de la France, la rumeur selon laquelle les boulevards étaient pavés d'or, séduit comme beaucoup de Noiraméricains¹ l'ont été par l'idée farfelue selon laquelle la vie a toujours été meilleure ici. Sans aucun doute meilleure et moins contraignante que la vie aux États-Unis.

Le plus souvent, quand un Américain blanc s'installe à Paris, il ne se rend pas compte qu'il fait naître un subtil sentiment d'envie. Après tout, la capitale a vécu dans l'imaginaire américain au moins depuis l'époque de Benjamin Franklin et de Thomas Jefferson, une époque où Paris était le cœur du monde occidental, une ville raffinée, cultivée et libertine, où la France était une nation puissante dont la seule véritable rivale sur la scène mondiale était la Grande-Bretagne. Les Américains blancs ont éprouvé depuis longtemps l'attrait de Paris. Une ville où ils pouvaient se lâcher, se permettre des plaisirs inavouables, et en même temps acquérir plus de savoir-vivre, devenir plus distingués, plus urbains. Les mêmes considérations et les mêmes fantasmes ont encore cours aujourd'hui, et il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre les raisons qui poussent un Américain blanc à s'établir ici – pour travailler ou pour y vivre, quelque temps ou définitivement – en espérant qu'un peu de la culture et de la sophistication françaises déteindra sur lui. On ne demande presque jamais à des

1. L'auteur emploie le néologisme *Blackamericans*.

Américains blancs la raison qui les fait choisir Paris. La réponse est évidente – ils sont libres d’agir à leur guise.

Les Noiraméricains ont abordé Paris d’une tout autre manière. C’est peut-être une variation autour du même thème, la recherche de la liberté, mais il s’agit d’une forme différente de liberté, d’une signification différente de la liberté. Cette variation, bien que subtile, existe dans leur esprit sans doute depuis que les premiers d’entre eux – peut-être James Hemmings, ou les fils de la bourgeoisie noire de la Nouvelle-Orléans – sont venus en France, ont goûté et apprécié le vin d’une liberté radicalement différente, ont appris pour la première fois ce qu’on ressent lorsqu’on n’est plus entravé. Quand ils sont rentrés chez eux, ils ont commencé à raconter.

James Hemmings était l’esclave de Thomas Jefferson. Il est venu à Paris avec son maître en 1784 au moment des grands débats sur les droits inaliénables de l’homme, ce qu’ils signifiaient et à qui ils devaient s’appliquer. Hemmings est resté à Paris pendant cinq ans, comme valet et chef cuisinier de son maître, il a d’ailleurs appris la cuisine à la française comme on dit, celle que préférait Jefferson. Hemmings recevait des gages en retour mais il n’en était pas moins esclave, et son travail consistait à exécuter des ordres. On raconte que lorsque le moment est venu pour Jefferson de rentrer en Virginie, James Hemmings ayant goûté à la liberté a voulu rester en France.

Comme on a moins écrit sur James Hemmings que sur sa sœur Sally, je peux juste imaginer quelques-unes de ses raisons: non seulement il en avait assez d’être l’esclave de quelqu’un, de devoir faire tout ce qu’on lui ordonnait, mais en plus il avait été bien traité en France – peut-être comme un homme, ou comme un Américain.